

Le trésor perdu des voyages

Serge Cantin

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cantin, S. (1993). Le trésor perdu des voyages. *Liberté*, 35(4-5), 116–132.

SERGE CANTIN

LE TRÉSOR PERDU DES VOYAGES

À Ariane,
ma fille, mon fil...

*Voyages, coffrets magiques aux promesses
rêveuses, vous ne livrerez plus vos trésors
intacts.*

Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*

Avant tout, je chanterai les pieds.

Jacques Lacarrière, *Chemin faisant*

« En ce temps-là j'étais en mon adolescence... » et, pour tromper l'ennui que m'inspirait la réalité à laquelle on attendait tacitement de moi que je me résigne, pareil à tant d'autres émigrés de l'intérieur j'allais trouver refuge dans la lecture ou, plus furtivement encore, dans la rêverie, cet inépuisable viatique.

Rêveur impénitent, je violais en toute impunité l'ordre du monde et me vengeais en toute innocence de la monotonie des jours en m'inventant des voyages fabuleux. Ceux-ci, tant par leurs péripéties que par les lieux exotiques où ils se déroulaient et les personnages insolites que j'y rencontrais, empruntaient beaucoup, comme de juste, à mes lectures, notamment aux romans de Jules

Verne qui avaient alors le pouvoir de me plonger dans cet état de pur ravissement qu'aucun livre ne m'a procuré par la suite mais dont je retrouvai cependant la parfaite évocation quelques années plus tard dans *La prose du transsibérien* :

*J'étais très heureux insouciant
Je croyais jouer aux brigands
Nous avons volé le trésor de Golconde
Et nous allions, grâce au transsibérien, le cacher de
l'autre côté du monde
Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui
avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne.*

Depuis que j'ai lu pour la première fois, quelque part entre « la détresse et l'enchantement », le long poème de Cendrars, des images de voyages réels ont pris la place de mes rêveries d'adolescent, tant et si bien qu'il me serait impossible aujourd'hui de ranimer l'ombre d'une seule d'entre elles, bien que je les sache toutes présentes cependant, silhouettes informes, fantômes qui hantent à jamais les nuits de ma mémoire et la tiennent en éveil de son propre mystère. Là, en cette Atlantide intime, gît le trésor perdu à la poursuite duquel je m'élançai autrefois dans le sillage du jeune Frédéric Sausser, alias Blaise Cendrars, fuyant à seize ans la neutralité bienveillante de son foyer helvétique pour entreprendre sa folle odyssée transsibérienne. Mais après quoi pouvait-il bien courir le « mauvais poète » qui « ne savait pas aller jusqu'au bout » ? Et moi, qu'étais-je donc allé chercher si loin que je n'eusse pu trouver si proche, en moi-même ?

Rien sans doute qui puisse être proprement nommé. Depuis longtemps déjà, nulle Toison d'or, ni saint Graal, ni Eldorado, ne se profilent à l'horizon du voyageur moderne. Baudelaire :

*Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !*

Ainsi, emporté par la locomotive du progrès, dans « l'avance perpétuelle du train », va le voyageur moderne, sans savoir où ni pourquoi, toujours impatient pourtant de se remettre sur les rails. Et...

*Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne
Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant
fait tournoyer
Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace
Nous roulons sur nos quatre plaies
On nous a rogné les ailes
Les ailes de nos sept péchés
Et tous les trains sont les bilboquets du diable
Basse-cour
Le monde moderne
La vitesse n'y peut mais
Le monde moderne
Les lointains sont par trop loin
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme avec
une femme...*

Le transsibérien roule trop vite, monstre avaleur d'espace qui dévore les distances et transforme la Terre en basse-cour et l'homme en cul-de-jatte. Loin d'atteindre le pays de Cocagne tant rêvé, c'est à un insurmontable éloignement, à un dépaysement sans fin qu'il conduit le jeune voyageur en proie aux images défilant sur la vitre, téléspectateur avant la lettre d'un monde déréalisé où il lui faudra bien pourtant, tôt ou tard, retourner vivre, puisque enfin on ne peut pas être toujours en voyage.

J'imagine Cendrars en passager du transsibérien.

Parti à la conquête du monde, il le découvre déjà vaincu par la vitesse, son tissu vivant taillé en pièces par la machine qui aussitôt le recoud en une suite d'images accélérées et muettes, semblables à celles du cinématographe que viennent d'inventer les frères Lumière. Puis je me le représente quelques années plus tard, tel qu'en lui-même le voyage l'a changé, recréant sur le palimpseste de sa mémoire et au diapason des tonalités nouvelles (c'est aux musiciens que Cendrars dédiera son poème) sa longue fugue transsibérienne où perce en contrepoint le silence du monde.

Avec Cendrars — cet Homère du transsibérien, ainsi qu'on l'a surnommé, ce Charlot voyageur, sous les traits duquel il me plaît de le personnifier —, le train se fait métaphore grinçante des temps modernes et le voyage d'un adolescent le symbole de celui que l'Occident a entrepris il y a quatre siècles vers une destination inconnue, laquelle s'est avérée n'être point un lieu mais bien plutôt la mise en question de tout lieu : un voyage en utopie, littéralement vers nulle part, vers ces espaces infinis dont s'effrayait Pascal. S'il est vrai que les voyages forment la jeunesse, alors on peut dire que le transsibérien fut la véritable école de Cendrars, où il apprit, sur le tas, le protocole poétique de la distance entre l'homme et son milieu terrestre que postule la théorie scientifique depuis Galilée. Distance incalculable, métaphysique, par rapport à cette planète Terre, dont l'avion (qui, dans la généalogie du progrès, descend directement du train) achèvera quelques décennies plus tard le processus de déshumanisation. L'avion qui, comme le dit si bien Lapouge, « nous a roulé dans la farine. Sous couleur de nous offrir le monde, il le confisque : l'avion a créé un nouveau mode de déplacement, le voyage immobile, le néant du voyage¹. »

1. Gilles Lapouge, Introduction au *Voyage avec un âne dans les Cévennes* de Robert Louis Stevenson, Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 17.

Paul Morand ne s'y est pas trompé qui qualifiait de « rêve interplanétaire² » le voyage de Cendrars. Car celui-ci, pour se dérouler apparemment sur Terre, échappe en esprit à son attraction, l'homme moderne — dont Cendrars incarne et assume exemplairement à mes yeux la condition d'errance, l'état d'apesanteur — ayant « perdu le monde même qui formait le cadre de son existence et l'objet de son savoir³ ».

Sans doute, de la modernité nul poète n'a plus que Cendrars chanté les merveilles, de même qu'aucun peut-être n'a perçu aussi clairement l'exigence de créer un nouveau langage poétique qui soit, tant par la forme que par le contenu, en phase avec le tumulte de son siècle. Non que selon lui la poésie dût suivre aveuglément le courant de l'histoire : il suffit de lire *Les Pâques à New York*, son autre grand chef-d'œuvre poétique, pour comprendre à quel point Cendrars, ce reporter de Dieu, ce voyant, se trouve aux antipodes de toute vision optimiste ou triomphaliste. Cependant, comme Rimbaud, à qui on l'a du reste comparé, il sait que le poète n'a d'autre choix, s'il veut continuer à témoigner de l'aventure humaine, que de se faire « absolument moderne » et de boire jusqu'à la lie le calice sans fond du temps désenchanté. Quitte, au comble de l'ivresse, à regretter « l'Europe aux anciens parapets » qu'évoquait l'homme aux semelles de vent, et à demander que l'on éloigne le calice :

Je voudrais

Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages.

2. Paul Morand, préface à Blaise Cendrars, *Du monde entier* (Poésies complètes : 1912-1924), Paris, NRF Poésie/Gallimard, 1967, p. 12.

3. Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, « Idées », p. 11.

Mais on ne revient pas du « rêve interplanétaire ». Aussi Cendrars ne s'arrêtera-t-il jamais de voyager, sinon pour refaire inlassablement ses voyages sur la page blanche, au risque de se perdre dans l'univers indéfini de l'Écriture. Car s'il est certes terrible d'avoir perdu le monde et de se savoir condamné à être « toujours en route », comment, une fois que l'on a compris la loi du mouvement universel et de la relativité de toutes choses, feindre l'immobilité et se fixer en un lieu du monde, comment « être un homme avec une femme » en regardant passer le train ? « Quand tu aimes il faut partir », telle sera donc la devise de Cendrars. Partir sans autre horizon que la promesse de l'aventure, aiguillonné par le seul désir d'aller « Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* », pour citer le vers célèbre de Baudelaire, qui, ne l'oublions pas, n'instaura le culte du nouveau que dans l'unique dessein d'exorciser l'ennui, « ce tyran du monde ».

Ce n'est pas un hasard si le thème du voyage, si récurrent dans la poésie moderne, n'apparaît le plus souvent que sur fond d'ennui, comme palliatif à un mal incurable, dérivatif à une vie privée de sens. Mallarmé :

Fuir ! là-bas fuir ! (...)

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,

Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !

Et ce n'est pas un hasard non plus si le voyage exerce sur l'esprit de l'homme contemporain la fascination que l'on sait. Faut-il donc que je mette le point sur le i de ton ennui ? Ne vois-tu pas assez, ô « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ! », que c'est lui, cet insondable et invincible ennui, qui te jette sur les routes, en quête et à la merci de cette nouveauté que fait miroiter la publicité racoleuse des agences de voyages, lesquelles, en échange de quelques centaines ou milliers de dollars

(c'est selon), et pour peu que tu acceptes de jouer le jeu touristique⁴, s'engagent à anesthésier ton ennui et à te distraire du non-sens de ta vie.

*

Ennui de quoi, au fait ? Qu'est-ce donc que cet ennui auquel le voyage ne servirait que d'exutoire ? De quoi nous ennuyons-nous tant, nous autres Modernes ?

Mais de *rien* justement, quelque zèle que nous mettions à lui assigner un objet, à donner un visage à notre ennui, de manière à pouvoir ainsi se donner l'illusion qu'il est possible d'en venir à bout, de l'éradiquer. Alors qu'il est ce qu'il y a en nous à la fois de moins saisissable et de plus tyrannique, comme Baudelaire, encore lui, fut peut-être le premier à oser le dire avec cette impitoyable lucidité qui le caractérisait : « Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. »

Juste *moins* ennuyeux : car il ne peut y avoir pas d'antidote contre un ennui qui tient non pas à l'absence de tel ou tel étant mais à l'éclipse de l'être même du monde. Car aucune présence ne saura jamais nous dédommager de l'ennui causé par la disparition ici-bas de l'invisible, aussi paradoxale que soit cette façon de s'exprimer, par l'extinction de ce que Marcel Gauchet appelle le « peuple des influences et des ombres⁵ ». De cette extinction découle la passion typiquement moderne pour les voyages, laquelle ne porte pas à vrai dire sur

4. André Belleau a magistralement percé à jour, dans un texte aussi court que lumineux, la perversion de langage que recouvre le jeu touristique. Cf. « Maroc sans noms propres », dans *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 49-55.

5. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, p. II.

le voyage comme tel, sur (conformément à l'étymologie) « le chemin à parcourir », mais sur les « coffrets magiques aux promesses rêveuses » dont le voyageur en partance anticipe la découverte et en regard desquels le fait de parcourir un chemin, le voyage en lui-même, ne représente jamais qu'un pis-aller. « Je hais les voyages... », nous prévient du reste Lévi-Strauss avant d'entreprendre le récit de ses expéditions chez ces peuples qui, comme on pouvait s'y attendre, ne se révèlent jamais assez innocents, assez primitifs, assez « intacts » pour correspondre au phantasme de l'origine qu'il avait nourri à leur sujet et dont l'impossible réalisation forme le motif inavoué du voyage anthropologique. Nostalgie de ce paradis perdu où la dépossession religieuse de l'homme garantissait son inclusion cosmobiologique et le préservait de cet ennui qui est la rançon de notre gloire comme Sujet. Mais qui, je le demande, serait prêt à renoncer à cette gloire ? Qui le pourrait même ? Car enfin comment moi, homme moderne, moi qui me pense comme individu autonome et libre, comme sujet de mon existence, comment saurais-je échapper à cet ennui qui est la contrepartie de ma condition de sujet, le tribut à payer à ma souveraineté individuelle ?

Il semble pourtant qu'il appartienne aussi à notre destin de sujet de le tenter, aussi vaine que soit cette tentative, aussi douloureuse que soit « la contradiction du désir inhérente au fait même d'être sujet », comme dit encore Gauchet⁶ : désir d'être sujet absolu, de réduire le monde à la conscience de soi, et désir non moins irrépressible de se dissoudre comme sujet, de n'être rien.

C'est entre les deux pôles de cette « inexpiable » contradiction que me paraît osciller le récit que Claude Lévi-Strauss nous offre de ses voyages scientifiques dans

6. *Ibid.*, p. 303.

Tristes tropiques. Pour échapper à l'ennui de la « civilisation mécanique », le chercheur part à la découverte de « trésors intacts » dont l'appropriation, si elle devait se réaliser, entraînerait au fond sa propre disparition, son éviction comme sujet épistémique d'une recherche qui, par ailleurs, implique la profanation systématique des trésors, leur subsomption sous des catégories scientifiques (en l'occurrence structuralistes) où ils se trouvent méthodiquement dépouillés de ce qui faisait précisément leur qualité de trésors, de leur étrangeté, de leur mystère.

Il y a là un paradoxe qui, pour caractéristique qu'il soit du savoir moderne, n'est pas sans évoquer cet « exotisme traditionnel⁷ » que Lapouge assimile à l'une des deux grandes manières de voyager et

dont l'ambition est de résoudre l'autre au même, d'éclairer et donc d'abolir l'inconnu, de faire du proche avec du lointain, du familier avec du saugrenu, de dénouer les énigmes, en un mot de remplacer la belle nuit éblouie du non-savoir par les clartés hagardes de la connaissance. Misérables voyageurs que ces cours d'université et ils vont au rebours de leur ambition : s'ils gagnent en vérité, ils ruinent ce qui fait l'être même de l'étrange : sa résistance à nos familiarités⁸.

Je ne connais pas de livres qui, en dépit ou peut-être à cause même de la prodigieuse somme d'érudition qu'il met en œuvre, témoignent davantage de cette misère du voyageur moderne que le si bien (ou si mal...) nommé *Tristes tropiques*. Au risque de paraître aussi bête que Modestine, l'âne de Stevenson, je dirais que ce qui fait

7. Exotisme que Lévi-Strauss raille aux premières pages de *Tristes tropiques* mais dont il y aurait lieu de se demander si lui-même parvient, par la seule vertu du savoir scientifique, à s'affranchir.

8. *Op. cit.*, p. 19.

que Lévi-Strauss demeure toujours un touriste, un touriste savant certes mais un touriste néanmoins, jamais un voyageur⁹ ; ce qui fait de son voyage un anti-voyage, c'est son manque total de modestie, la présomption de connaissance qui en fixe dès le départ la signification et l'enjeu ; c'est, plus profondément encore peut-être, cette volonté de vérité, si puissante, si sûre de son bon droit, qu'il ne vient jamais à l'esprit de Lévi-Strauss de se demander si elle n'aurait pas quelque chose à voir avec la tristesse du regard qu'il jette sur les tropiques et avec « la fin des voyages » que l'occidentalisation constatée de ceux-là l'amène à prononcer¹⁰ ; autrement dit, de se poser la question préalable, « la question de la valeur de cette volonté » en voyage. En effet, aurais-je envie de demander avec le Nietzsche de *Par-delà le bien et le mal* : « pourquoi pas plutôt la non-vérité ? Et l'incertitude ? Et même l'ignorance ? » Et si c'était dans les bas-fonds de celle-ci, dans le puits de la docte ignorance, que sommeillaient les « trésors intacts » dont Lévi-Strauss déplore la ruine ?

S'abêtir, devenir un âne : c'est bien là, on le devine, la dernière ambition de Lévi-Strauss, dût-elle représenter à ses yeux, comme peuvent le laisser entendre certaines formules désabusées de *Tristes tropiques*, la seule issue possible à son ennui. Aussi l'ethnographe ne peut-il

9. Si être voyageur exige, comme Belleau l'a compris à ses dépens au Maroc, un authentique *sortir de soi* : « J'ai le sentiment, dit-il, que je n'irai plus en touriste dans un pays qui exige, au contraire, que l'on tente de sortir de soi pour devenir un voyageur (*op. cit.*, p. 55). Quant à savoir maintenant à quoi correspond ce mystérieux « sortir de soi » qui servirait de critère pour distinguer le voyageur du touriste, ce n'est pas le lieu ici de réfléchir à cette question qui pourrait faire à elle seule, et fera sans doute prochainement de ma part, l'objet d'un autre essai.

10. « Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité » (*Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 38).

s'empêcher, en racontant l'histoire de ses voyages, de nous en mettre encore plein la vue ou, pour employer les mots de Belleau, de « multiplier les noms propres comme marques d'exotisme ou de savoir, (...) (de) faire sonner dans sa poche les piécettes d'un pauvre larcin¹¹ ».

Bien pauvre larcin, en effet, que ces gains en vérité s'ils doivent se payer de l'accroissement de notre ennui.

Le monde contemporain, scientifique, technique et jouisseur, dit Lévinas, se voit sans issue — c'est-à-dire sans Dieu — non pas parce que tout y est permis et, par la technique, possible, mais parce que tout y est égal. L'inconnu aussitôt se fait familier et le nouveau, coutumier. Rien n'est nouveau sous le soleil. La crise inscrite dans l'Ecclésiaste n'est pas dans le péché, mais dans l'ennui. Tout s'absorbe, s'enlise et s'emmure dans le Même. Enchantement des sites, hyperbole des concepts métaphysiques, artifice de l'art, exaltation des cérémonies, magie des solennités, partout se soupçonne et se dénonce une machinerie de théâtre, une transcendance de pure rhétorique, le jeu. Vanité des vanités : l'écho de nos propres voix, pris pour réponse au peu de prières qui nous reste encore ; partout retombées sur nos propres pieds, comme après les extases d'une drogue¹².

*

Mais si, plutôt que de chercher par tous les moyens, par toutes les drogues — celle du savoir n'étant pas la moindre — à fuir l'ennui, à échapper à cet ennemi invisible et tout-puissant, il fallait au contraire s'y rendre comme on se rend à une évidence longtemps repoussée, consentir à l'ennui comme l'âme du moribond trouve,

11. *Op. cit.*, p. 50.

12. Emmanuel Lévinas, *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin, 1986, p. 31.

dit-on, la paix, quand, de guerre lasse, elle finit par accepter et accueillir l'inévitable ? Si, loin d'être sa pierre d'achoppement, son empêchement, son contretemps, l'ennui était l'ingrédient le plus précieux de tout voyage, sa pierre de touche, l'épreuve à laquelle est tenu de se mesurer le voyageur en route vers le trésor et devant laquelle il ne peut se défilier sous peine de perdre la trace de celui-ci ?

Ce n'est pas là, je tiens à le souligner, pure spéculation ; cette hypothèse, je la dois plutôt à la découverte introspective étonnante, dont ce texte fut pour moi l'occasion, que, parmi tous mes souvenirs de voyage, les plus profondément ancrés dans ma mémoire, les plus évocateurs aussi, se rapportent à des moments où, de manière paradoxale, il ne s'est rien passé et durant lesquels, au contraire, je me suis profondément ennuyé. Moments où l'ennui était en vérité si total, si implacable, que pour ne pas mourir littéralement d'ennui (je dis bien d'ennui et non pas de désespoir), je n'avais d'autre choix que de m'y laisser couler, de capituler, de me soumettre corps et âme à l'ennui. Et, que l'on me croie ou non, c'est alors, presque instantanément, que se ranimaient en moi, au foyer même de l'ennui, le feu du voyage, la passion inutile et folle de l'ailleurs, l'appétit des rencontres imprévues ; c'est alors que, les fourmis dans les jambes, je me remettais à marcher. À marcher : car je suis convaincu qu'il n'est de vrai voyage que les deux pieds sur terre, comme nous l'enseigne du reste Jacques Lacarrière dans son admirable *Chemin faisant*, sans contredit le plus beau récit de voyage qu'il m'ait été donné de lire, parce que le plus authentique, et le plus authentique parce que le plus fidèle à la fois au sens premier du mot voyage (= parcourir un chemin) et à la dialectique de l'ennui qui guide la marche du voyageur moderne :

Ne fût-ce qu'à l'égard de soi-même [dit celui qui est aussi un brillant helléniste et mythologue], une telle entreprise [i.e. 1000 kilomètres à pied à travers la France] est (...) édifiante et même nécessaire. Affronter l'inconnu des rencontres, c'est rechercher une autre image de soi chez les autres, briser les cadres et les routines des mondes familiers, c'est se faire autre et d'une certaine façon renaître. La lassitude, le découragement, le sentiment d'absurdité ou d'inutilité de l'entreprise qui vous prennent quelquefois aux heures difficiles ou mornes de la marche, deviennent autant d'épreuves, qui n'ont d'ailleurs rien de tragique (...). Et en ce jour plein de soleil où j'aborde le Gévaudan, je me dis qu'en marchant ainsi, on ne recherche pas que des joies archaïques ou des heures privilégiées, on ne fait pas qu'errer dans le labyrinthe des chemins embrouillés qui nous ramèneraient à nous-même, mais qu'au contraire on découvre les autres et, avec eux, cette Ariane invisible qui vous attend au terme du chemin. Marcher ainsi de nos jours — et surtout de nos jours — ce n'est pas revenir aux temps néolithiques, mais bien plutôt être prophète¹³.

Il ne serait pas exagéré de dire que cette longue marche par monts et par vaux à travers la France, des Vosges aux Corbières, fut pour Lacarrière l'équivalent d'une épreuve initiatique, semblable à celle à laquelle devaient se soumettre les jeunes gens dans les sociétés archaïques.

On sait que les jeunes garçons, et souvent les jeunes filles, quittent leurs maisons et vivent quelque temps — parfois plusieurs années — dans la brousse, c'est-à-dire dans

13. Jacques Lacarrière, *Chemin faisant. Mille kilomètres à pied à travers la France*, Paris, Fayard, 1974, p. 148-149. L'ouvrage a fait récemment l'objet d'une réédition chez Payot.

*l'autre monde, pour parfaire leur initiation. Cette initiation comporte des tortures, des épreuves, couronnées par un rituel de mort et de résurrection symboliques*¹⁴.

Sans doute la France « profonde » ou « sauvage » de la fin du XX^e siècle présente-t-elle peu de ressemblances avec la brousse et les dangers permanents auxquels elle devait exposer le jeune « primitif » laissé à lui-même. Hormis peut-être les chiens méchants¹⁵, les chasseurs fous et ces monstres légendaires qui, telle la bête du Gévaudan, peuplent encore l'imaginaire des paysans, on ne risque pas grand-chose de nos jours à traverser la France à pied par les sentiers. Et pourtant — et je ne crois pas que ce soit là un simple effet de lecture —, à suivre le récit de cette pérégrination de plus de quatre mois d'un homme à la recherche de son pays et de lui-même, le lecteur éprouve le sentiment de participer à un rituel très ancien, de pénétrer « dans le labyrinthe ou dans la brousse hantée par les démons et les âmes des ancêtres, la brousse qui correspond à l'Enfer, à l'autre monde¹⁶ ». Un pays de mythes et de légendes, un « monde de l'errance », une France très ancienne, archaïque, que l'on avait pu croire à jamais abolie, revit soudain sous nos yeux et, avec elle, à la faveur du changement du rapport à l'espace et au temps

14. Mircea Éliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, « Idées », 1978, p. 67.

15. Qui, ayant eu l'occasion de pratiquer la marche en France, ne fera pas sienne cette mise en garde de Lacarrière : « Quiconque envisage une marche à pied à travers la France (ailleurs que sur des sommets dénudés, des forêts impénétrables ou des déserts perdus) doit savoir que son problème n° un ne sera ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, ni les entorses, ni les marécages, ni les récifs à marée haute, ni la mort par épuisement dans les forêts, mais LES CHIENS. On n' imagine pas le nombre de chiens qu'il peut y avoir en France » (*op. cit.*, p. 120).

16. Mircea Éliade, *op. cit.*, p. 67.

qu'entraîne le fait même de marcher ainsi jour après jour, beau temps mauvais temps, c'est comme si l'on assistait à la naissance d'un homme nouveau.

Cette naissance ou renaissance, cette « régénération profonde de notre être intime », selon l'expression d'Éliade, voilà le trésor auquel, aujourd'hui comme hier, nous donne accès le voyage, à charge toutefois de s'écarter des sentiers battus du tourisme de masse et d'être prêt à marcher tout seul et à affronter « la lassitude, le découragement, le sentiment d'absurdité ou d'inutilité » ; à vivre, en somme, cette expérience d'ennui ontologique inhérente à la condition de l'homme moderne et qui fait pendant à la terrible angoisse que devait ressentir l'homme archaïque lorsqu'il se retrouvait seul face à une nature indomptée ; expérience d'ennui à laquelle Jacques Lacarrière s'est pour sa part soumis comme à une

épreuve, passionnante et rebutante tout à la fois : (...) être nu, réduit à ce présent intense et misérable, avancer sans passé et sans avenir (...) sur les routes mouillées, privé de temps, comme un bernard-l'ermite sans coquille, sans avenir¹⁷.

On ne peut rêver d'une plus belle image pour illustrer les conditions sous lesquelles, à « l'ère du vide » (comme dirait Lipovetsky), dans nos sociétés démythifiées et atomisées où les individus se divertissent et s'étourdissent afin d'oublier qu'ils sont irrémédiablement seuls, le voyage demeure l'une des rares épreuves encore à leur portée pour sortir du labyrinthe de l'ennui et retrouver cette « Ariane invisible qui (les) attend au terme du chemin ».

17. *Op. cit.*, p. 35-36.

Mais me voilà ramené, par un long détour, à mon point de départ ; mais voilà que la question laissée en suspens au début de ce texte semble se refermer sur une impasse : car pourquoi voyager, pourquoi aller si loin, là où jamais nous ne fûmes avant, en d'autres pays, chez d'autres hommes, si ce que nous cherchons nous le portons depuis toujours caché au fond de nous-même ?

Comme si à toute question il existait une réponse directe. Comme si la meilleure réponse était toujours la plus claire et la plus distincte. Comme si nous n'avions pas besoin d'histoires. Aussi répondrai-je en en racontant une¹⁸.

À Cracovie vivait un pauvre rabbin du nom de Eisik. Une nuit, dans un rêve, Eisik entend une voix qui lui ordonne de se rendre à Prague où, sous le pont qui mène au château, se trouve un fabuleux trésor. Il faudra que le même rêve se répète trois fois avant que le rabbin ne se persuade d'entreprendre à pied le long voyage vers Prague. Mais une fois sur place, il constate que le pont est gardé jour et nuit par des sentinelles. Tandis qu'il rôde aux alentours du pont, réfléchissant à un moyen d'accéder au lieu du trésor, il attire l'attention du capitaine des gardes qui s'approche et lui demande poliment s'il n'aurait pas perdu quelque chose. Le rabbin, qui ne sait pas mentir, raconte son rêve à l'officier qui l'écoute attentivement puis, le récit terminé, éclate de rire. Car lui aussi a entendu une voix en rêve qui lui commandait d'aller à Cracovie dans la maison d'un certain rabbin nommé Eisik où il trouverait enterré derrière le poêle un grand trésor. Mais il est un homme raisonnable et jamais il ne lui serait venu à l'esprit d'obéir à cette voix imaginaire et de parcourir à pied la distance qui sépare Prague

18. Que je tire de l'ouvrage déjà cité de Mircea Éliade, *Mythes, rêves et mystères*, p. 76-77. Je la raconte à ma manière, en m'octroyant une certaine liberté narrative.

de Cracovie pour prendre possession d'un trésor qui n'existe pas. Sur quoi, le rabbin le remercie et s'en retourne en toute hâte à Cracovie, où il découvre dans un coin abandonné de sa maison, derrière le poêle, le trésor qui met fin à sa misère.